



Les « moi » de Georges Simenon (notes sur les écrits intimes)

PAR EUGEN SIMION

Selon les critiques littéraires, le Belge Georges Simenon a battu quelques records : il a écrit des centaines de livres, il a été l'écrivain le plus lu du vingtième siècle (une statistique de l'UNESCO le mentionne à la troisième place, après Lénine et la Bible), il a transformé le roman policier d'un instrument de plaisir en une « forme de critique sociale » (Jacques Dubois), enfin d'un écrivain de romans populaires, dans la tradition des feuilletonistes du dix-neuvième siècle, il est devenu un grand écrivain réaliste, spécialisé dans la description « des gens sans qualité », à une époque où l'élitisme était au pouvoir et le roman était devenu, en fait, un « métaroman ».

Il faut faire quelques remarques à propos de ces performances. Comparé aux auteurs des romans soi-disant populaires du dix-neuvième siècle, Simenon n'est pas le plus prolifique écrivain de la zone francophone. Il écrit vraiment vite et beaucoup (sa norme est de vingt-quatre pages par jour, avec des pointes jusqu'à quatre-vingt quatre pages !). Mais d'autres ont publié plus de livres que lui. Paul de Kock, par exemple, approche des trois cents volumes, Dumas père dépasse les trois cents et Xavier de Montépin les trois cent cinquante... Souvenons-nous qu'en revanche, pendant le même siècle, Stendhal n'a écrit que trois romans et Flaubert quatre. Balzac a été plus productif. Il a laissé nonante et un livres...

Je ne veux pas faire de commentaires sur ce phénomène, ni même entamer une discussion concernant l'originalité et la diversité des romans de Georges Simenon, l'homme à la pipe, l'écrivain qui ne trouve nulle part sa place, enfin, le prosateur qui — selon une anecdote circulant dans le monde littéraire européen, à l'ouest comme à l'est —, appelé un jour au téléphone par l'une de ses connaissances, fut excusé par sa secrétaire de la manière suivante : « Monsieur Simenon ne peut pas répondre parce qu'il vient de commencer un roman... » ; l'interlocuteur aurait répondu : « Je rappellerai dans une demi-heure quand le roman sera terminé... » Il n'en reste pas moins que le roman policier, dans la variante Simenon, est plus qu'une œuvre de consommation, il est une « stratégie de la surprise » (pour paraphraser Sartre) et un exercice de l'intelligence autour d'une énigme...

Mais le thème de mon essai est tout autre, à savoir la littérature subjective de Georges Simenon. C'est un autre domaine d'investigation, un autre type d'écriture et, bien sûr, un autre destinataire. En tout cas quelqu'un d'autre, différent du lecteur ordinaire des aventures de Maigret... Les commentateurs de Georges Simenon, en luttant pour changer l'image d'un prosateur productif et facile, n'ont pris que rarement en considération ses écrits à caractère de confession, qui ne sont ni peu nombreux, ni occasionnels... Ils s'étendent de *Pedigree* (1948), roman autobiographique, aux *Mémoires intimes* (1981), œuvre massive et originale contenant plus de mille pages... Entre ces points de repère se trouvent *Lettre à ma mère* (1974) et les vingt et un volumes de la série « Mes Dictées », où cet écrivain atypique et prodigieux a groupé ses réflexions, ses souvenirs et ses observations « sur le vif ».

En lisant une partie de cette immense littérature subjective, je me suis posé deux questions. Premièrement, renferme-t-elle une « autre face » de Simenon, tout autre que celle que nous pouvons découvrir dans ses écrits de fiction ? Deuxièmement, quelle est la valeur littéraire de ces confessions en dehors de leur valeur documentaire ? Enfin, pour moi — préoccupé par les genres du

biographique¹ —, il y a aussi une troisième question : dans quelle mesure l'auteur de Maigret change-t-il quelque chose dans le style de la littérature subjective, une littérature longtemps considérée comme marginale, complémentaire, rarement acceptée dans l'espace proprement dit de la littérature ? Les écrits intimes de Simenon, comment et où se situent-ils dans l'ensemble de son œuvre ? Et, naturellement, dans quelle mesure l'écriture diaristique ou l'écriture propre aux mémoires se modifient-elles par rapport à l'autre écriture (celle de l'œuvre de fiction) ?... Dans le cas, bien sûr, où elles se modifient... Enfin, abordant la question de l'écriture, il faut parler aussi des « moi » se trouvant derrière elle, les deux « moi » dont Proust et Valéry parlent : le « moi profond » (le « moi pur ») et le « moi biographique » (le « moi superficiel »)...

En lisant les notes subjectives de Simenon, je me suis demandé s'il était au courant de cette dissociation qui avait marqué l'esthétique du vingtième siècle. La réponse est, plus que certainement, négative. Dans ses pages de confessions, je n'ai pas rencontré de réflexions sur le journal intime ou sur les mémoires : il n'a pas de théorie sur les genres du biographique et il ne se pose pas même de questions concernant ses buts comme le font, d'habitude, les diaristes, les mémorialistes ou les auteurs d'essais biographiques. Il a lu Stendhal et Gide, il a appris dans les journaux que Thomas Mann a laissé des cahiers intimes qu'il voulait faire publier vingt ans après sa mort. Lui-même ne formule pas de telles clauses. Et il ne manifeste pas même d'intérêt pour le côté théorique des choses. Dans le volume *De la cave au grenier*, il avertit le lecteur que ses notes personnelles « ne présentent que très peu d'intérêt ». Dans le quatrième volume des « Dictées » (le 23 septembre 1975), il soulève la question de la nature (statut) de celles-ci. Ces confessions, que représentent-elles ? La réponse est vague : « Elles ne sont ni des mémoires, ni un journal proprement dit, ni un recueil de réflexions plus ou moins philosophiques. » Il est seulement clair pour l'auteur qu'elles n'appartiennent pas à la littérature. Il n'a pas de doutes à ce sujet : « Ce n'est pas de la littérature ; en somme, ce sont seulement les pensées qui passent par la tête d'un vieil homme, plus ou moins jour

¹ Eugen Simion, *Fictiunea jurnalului intim (Fiction du journal intime)*, Bucarest, Univers Encyclopédique, 2001, I-III, et *Genurile biograficului (Genres du biographique)*, Bucarest, Univers Encyclopédique, 2002.

par jour, et même certains récits de mon emploi du temps. Autrement dit, ce n'est rien du tout, puisque cela n'appartient à aucun genre ». Or, le prosateur n'a pas raison. Ses « Dictées », ses journaux, ses mémoires appartiennent quand même à un genre, non homologué, il est vrai, par la théorie littéraire : celui de la confession ou de la « littérature subjective ». Il est inutile d'ajouter que, commençant par le défi des conventions de la littérature, bien des écrits intimes fabriquent leurs propres conventions et, ce faisant, frappent à la porte de la littérature. Ils deviennent — souvent sans la volonté des auteurs — une forme de littérature. Une « fiction de la non-fiction », comme je l'ai prouvé quelque part².

Revenons à Georges Simenon : il dicte ou il écrit des mémoires sans être troublé par les complications théoriques et éthiques de la confession. Il ne se pose même pas de questions sur l'utilité ou la sincérité de celle-ci... Presque tous les grands diaristes du siècle (depuis Gide jusqu'à Jünger) sont constamment préoccupés des principes de l'écriture intime (chronologie, spontanéité, confidentialité, etc.). Simenon n'a pas de telles inquiétudes. Il écrit (dicte) ce qui lui passe par la tête, il n'a pas de sujets préétablis. Il a un témoin, Thérèse, sa compagne et confidente. Elle est, en même temps, son premier lecteur (destinataire)... Bref, il dicte (il écrit) non pas pour les autres, mais pour « se débarrasser » de certaines pensées et pour éviter qu'elles ne tournent à l'obsession (*La Main dans la main*). Il ne craint pas les répétitions, il ne cherche pas d'effets littéraires ou autres ; la seule raison d'être de ces méditations, de ces histoires est de le délivrer de ses inquiétudes, de ses doutes, etc. Elles ont donc un rôle, même s'il est mineur : « Chaque fois que j'ai terminé une dictée, si banale qu'elle puisse paraître, je me sens plus léger, délivré d'un poids qui pourrait, à la longue, devenir insupportable. »

En d'autres termes, c'est un rôle curatif, une mission « salvatrice ». Kafka offrait une justification métaphysique et morale presque tragique à cette « action de sauvegarde ». Blanchot dit que nous nous confessons pour « fuir le silence » ou pour sauver l'insignifiance des journées sans histoire. « Chaque jour noté est un jour préservé » écrit-il dans le *Livre à venir*. Georges Simenon écrit ou dicte pour

² Eugen Simion, *Fictiunea jurnalului intim (Fiction du journal intime)*, op. cit.

échapper à ses mauvaises pensées et pour que celles-ci ne se transforment pas en obsessions. But toujours préventif et curatif. Le terme « débarrasser », répété presque avec obsession, dit tout... Il n'y a donc aucune chance d'apprendre dans les écrits intimes du prosateur le plus lu au vingtième siècle une théorie volontaire ou involontaire sur le genre diaristique ou les mémoires, aucune idée sur l'utilité de la confession/dictée — excepté celle, élémentaire, relative à l'apaisement de l'esprit —, aucune réflexion originale sur les clauses, les conventions, les possibilités d'un genre auquel le père de Maigret n'offre, sincèrement, presque aucune chance littéraire. Cependant, il le pratique avec assiduité, après s'être retiré de la littérature à l'âge de septante ans. Et, dans quelques cas, le genre s'impose sans effort, sans la volonté de l'auteur. Il y a assez de fragments dans « Mes Dictées » qui ont une valeur esthétique parce qu'ils disent quelque chose sur l'existence de l'homme qui se confesse. « Quelque chose » qui dépasse la simple anecdote ou la simple observation du temps qui passe. Lorsque les *Mémoires intimes* paraissent en 1981, les choses prennent une autre tournure... Dans la confession légère, « à bâtons rompus », le tragique lié au suicide de sa fille a fait son entrée et le style de sa confession acquiert une autre tonalité...

Mais l'histoire de l'écriture intime de Simenon est beaucoup plus longue. Elle commence en 1941 quand, alerté par un médecin, l'écrivain apprend qu'il lui reste peu de temps à vivre. Il commence, alors, à écrire pour son fils, Marc, qui est âgé de deux ans : il veut lui faire savoir d'où il est issu, quels sont ses ascendants, dans quel monde il doit entrer, etc. Des raisons pédagogiques, des raisons familiales, des raisons plausibles, trop peu littéraires... La confession prend la forme de lettres adressées, je le répète, à son fils (destinataire apparemment unique). Une formule que Georges Simenon utilisera fréquemment. Conseillé par Gide, qui avait été mis au courant de ce projet, le mémorialiste change le style de la confession : il reprend le texte et le réécrit à la troisième personne. C'est ainsi qu'en 1948 paraît le roman autobiographique *Pedigree*. Le conseil de Gide est étrange, venant d'un homme qui a tenu toute sa vie un journal et qui a tout dit sur lui-même, par exemple « ses goûts particuliers » dans la sphère sexuelle (l'homosexualité) ; qui a, de surcroît, publié tout cela de son vivant. Quoi qu'il en soit, Simenon suit le conseil de Gide et transforme la vie de sa famille en fiction.

En 1965, il reviendrait à la narration subjective (à la première personne) dans *Lettre à ma mère*, qu'il avait au demeurant déjà utilisée dans *Je me souviens* vingt ans plus tôt. Il persisterait en ce sens dans la série des « Dictées » et, enfin, dans son œuvre la plus importante de cette catégorie : *Mémoires intimes* (1981). Le tout totalisant cinq voire six milles pages. L'ensemble constituant un vaste territoire qui vaut la peine d'être exploré en espérant que, même si l'on ne rencontre pas un « autre Simenon », on découvrira au moins de nouveaux éléments sur ce grand prosateur, victime longtemps des préjugés de la critique littéraire.

Pour un critique littéraire qui étudie les écrits intimes d'un auteur de ce calibre, la question est de déterminer, en dehors de la valeur documentaire, la valeur indirectement littéraire de ceux-ci. Cela suppose plusieurs aspects : leur capacité d'imposer ce que Barthes appelle la « structure d'une existence », l'impression d'authenticité, enfin la puissance de faire d'un individu, qui a un état civil précis (l'auteur dans ses données réelles), un personnage mémorable. Autrement dit, d'une manière plus simple : dans quelle mesure l'homme qui dicte ou qui note ses impressions journalières (ou qui conte sa vie) se crée-t-il comme un personnage de narration non-fictive ?... Ce personnage a, en règle générale, deux faces : l'une qui se dévoile, « se raconte » (le personnage emblématique, le représentant de l'auteur qui se trouve sur la couverture), et l'autre, cachée entre les lignes, dont le lecteur vigilant de la confession doit déduire l'identité. Prenons l'exemple du personnage qui narre dans *Le Métier de vivre*, le journal de Cesare Pavese. À la surface du texte : un écrivain essayant d'avouer tout à propos de ses complexes, un personnage mémorable qui promet que, lorsque le journal intime aura été achevé, il se suicidera. Il tient parole. Subsidiairement, il y a un autre personnage qui vit ces complexes avoués seulement à moitié. L'écrivain est, dans cette identité humaine, l'expression formidable d'une souffrance cachée, d'une somme d'échecs existentiels, « honteux », inavouables... Le journal intime, dans sa totalité, devient finalement, à la lecture, un remarquable roman existentialiste où le narrateur Cesare Pavese, écrivain de métier, parle du personnage Cesare Pavese, l'individu qui s'est fiancé avec l'échec et qui a conclu un contrat avec la mort.

Que nous dit la littérature subjective de Georges Simenon, un écrivain productif qui, vu de loin, paraît destiné à avoir toujours du succès (et il en a, en abondance) et à mener une vie légère, passant d'un continent à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une femme à l'autre... ? Une première particularité : quand il ne dicte pas, Simenon se confesse dans des épîtres. Ses lettres ont toujours un destinataire déterminé (le fils Marc, la mère, la fille Marie-Jo, ensuite les autres enfants : Johnny, Pierre). Certains de ces destinataires ne peuvent pas recevoir ces messages. Marc a deux ans quand le prosateur se met à écrire l'histoire de sa famille et de lui-même, sous la menace de sa mort imminente (ultérieurement, cela s'est avéré une fausse alerte) ; sa mère était morte depuis trois ans, en 1974, quand le diariste ou l'épistolier commence à lui adresser les lettres ; et les *Mémoires intimes* sont provoqués par le suicide de sa bien-aimée Marie-Jo. « Ma toute petite fille, je sais que tu es morte et pourtant ce n'est pas la première fois que je t'écris » : ainsi débutent ces « mémoires » qui, comme je l'ai déjà précisé, s'étendent sur mille pages. Il reste les autres destinataires (Marc, Johnny et Pierre), mais il n'y a pas de doute que les « mémoires-épistolaires » (appelons-les de cette façon) ont une destination publique. La preuve en est que l'auteur se presse de les publier...

Ce sont des lettres, mais elles sont imaginaires, dans une narration propre aux mémoires, pleine de cruauté (la cruauté des détails, la cruauté de la sincérité), de verve et de tendresse (notamment lorsqu'il s'agit de Marie-Jo). Elles révèlent un prosateur complexe, difficilement appréhendable dans une formule, surprenant, ayant une imagination riche et atypique, enfin un créateur qui a, parfois, une existence impossible. On pourrait même dire que la littérature subjective de Simenon impose un personnage exceptionnel, le personnage d'un roman de formation (*Bildungsroman*) et, surtout, d'un roman de mœurs. Un personnage qui traverse une période, à son tour impossible, le vingtième siècle : deux guerres mondiales, deux totalitarismes, une série de révolutions, l'effondrement des valeurs classiques de l'homme, un changement rapide des modèles de la littérature.

Comment Georges Simenon reçoit-il et traverse-t-il ce monde en mouvement ? Il l'affronte à sa propre manière. Tout d'abord, en écrivant. En écrivant beaucoup, comme on le sait, dans tous les styles et dans tous les modes. Il essaie plusieurs

genres de romans et il réussit tout... L'homme qui écrit est atypique et il est difficile de saisir son « génie » (au sens français du terme) dans une formule. Esprit d'aventure ? Oui, mais dans un tout autre sens que celui pratiqué par la génération de Malraux (« transformer l'expérience en conscience »). L'adolescent qui quitte Liège en 1922 commence, à son propre compte, un autre type d'aventure. Il tente sa chance dans un genre totalement abandonné (le roman-feuilleton, le roman populaire du type Eugène Sue), ensuite dans le roman policier qu'il réussit finalement à restructurer. Il essaye le « roman sérieux » (le roman-roman) ou le roman autobiographique et, même ici, tout va bien. Ce qui est curieux, c'est que les écritures intimes parlent peu des dilemmes de l'homme qui écrit. Et presque pas du tout de ses idées sur la littérature. C'est un thème courant pour les diaristes, les mémorialistes, les auteurs d'autobiographies et, quand il s'agit d'écrivains, il est normal qu'il en aille ainsi. Simenon n'est pas passionné de telles questions. Généralement, il n'a pas d'insomnies causées par l'écrit. L'écrit va de soi, le réservoir est toujours plein, les sujets jaillissent ; il suffit de s'asseoir devant la machine à écrire, après le petit déjeuner, et la narration coule sans difficulté. L'auteur est lui-même une machine à écrire, très productive et extrêmement efficace...

Il y a d'autres choses qui ne vont pas bien dans le cas de ce Belge qui « snobe » les grands salons intellectuels de l'époque et « snobe » même, dans un sens très clair, la littérature dans son acception aristocratique, majeure... Il est l'ami de Gide et de bien d'autres écrivains importants de l'époque, mais il ne participe pas aux grands débats esthétiques dans lesquels ceux-ci sont engagés. Il est extrêmement bien accueilli par le grand public, mais il n'est pas gâté par la critique littéraire. C'est seulement après sa mort qu'apparaît l'idée que Georges Simenon, productif comme une usine située au bord du Rhin, pourrait être un grand écrivain. C'est une idée qui continue à se développer et à convaincre les esprits sceptiques d'aujourd'hui : ceux qui ne croient pas que, dans le siècle de Proust, on puisse faire une grande littérature dans les genres considérés comme mineurs.

Mais revenons aux mémoires, aux journaux, aux lettres (les fausses lettres, les lettres fictives) de Simenon. Laissons de côté, pour le moment, *Pedigree* et

abordons cette étrange *Lettre à ma mère*, commencée le jeudi 18 avril 1974 et terminée on ne sait pas quand. Ce qui est sûr, c'est que la lettre (un prétexte, certes, pour parler d'une femme qui est restée pour lui une étrangère) est publiée la même année. Trois ans et demi se sont écoulés depuis la mort de sa mère, comme l'auteur tient à le préciser dans les premières lignes : « C'est seulement maintenant que, peut-être, je commence à te connaître. J'ai vécu mon enfance et mon adolescence dans la même maison que toi, avec toi, et quand je t'ai quittée pour gagner Paris, vers l'âge de dix-neuf ans, tu restais encore pour moi une étrangère. » Une première curiosité : dans un siècle où les pères sont détestés et l'institution de la paternité considérée presque par tout le monde comme compromise (voir Sartre, Eugène Ionesco, entre autres), Simenon fait figure à part : il n'aime pas sa mère mais il adore son père, l'« ogre », le « chef de horde », le « père castrateur » de la psychanalyse.

Ce n'est pas le seul élément atypique dans le comportement du prosateur. La lettre — adressée, je le répète, à un destinataire qui ne peut plus la lire — est une confession sur une enfance malheureuse et une relation (avec la mère) dépourvue d'amour. « Pendant que tu étais vivante, nous ne nous sommes jamais aimés, tu le sais bien. Nous avons fait comme si tous les deux » dit le mémorialiste. Le fils assiste à son agonie à l'Hôpital de Bavière et il essaie de comprendre l'existence de cet être méfiant, malheureux, dépourvu d'affection. Ce qui suit est une histoire de famille (reprise, d'ailleurs, sous forme de fiction, dans *Pedigree* et, directement, dans les *Mémoires intimes*) : Henriette, le troisième enfant d'une famille ruinée, grandit et vit jusqu'à la fin de sa vie dans une sorte d'« orgueil de l'humiliation ». Elle est fière d'être pauvre et ne demande rien à personne. Elle travaille comme vendeuse dans un magasin, elle se marie avec un modeste fonctionnaire d'une compagnie d'assurances (Désiré), elle donne naissance à deux enfants et ne s'entend point avec le « clan Simenon ». Elle est toujours inquiète, craintive ; elle garde chez elle de vieilles choses et quand sa belle-fille jette son corset usé à la poubelle, Henriette le récupère. Le fils, devenu un écrivain connu, riche, lui envoie assez régulièrement une petite subvention. La mère, économe, méfiante en ce qui concerne son destin et celui de ses enfants, ne dépense aucun sou... On voit là s'esquisser un personnage de roman : un roman de la série des « romans gris » —

comme les commentateurs de Simenon l'ont nommée — où le prosateur présente l'existence du « petit peuple ».

C'est ainsi que se fixe dans la mémoire du lecteur la pauvre Henriette, une petite femme hantée de soucis, méfiante (« Cette maison, a-t-elle été acquittée ? » demande-t-elle à droite et à gauche lorsque son fils l'invite à habiter sa maison somptueuse), toujours agitée (« Toute ta vie, tu as trottiné comme une petite souris ; je t'ai rarement vue assise »), toujours inquiète du lendemain. Pour gagner un sou de plus, elle prend en pension des étudiants étrangers ; elle cuisine, fait le nettoyage, lave, va à l'église, rentre à la maison et ainsi sans arrêt. Le père est, tout au contraire, un homme tranquille, prévisible, une montre bien réglée. Désiré est l'« homme à la belle marche », issu d'un autre clan, ayant d'autres habitudes. Quoique marié, il passe, avant de se rendre au boulot, chez sa mère pour l'embrasser et, ensuite, il parcourt invariablement le même tracé vers son bureau, sans le moindre retard... Le père n'appelle jamais son fils par son prénom (Georges), mais s'adresse à lui par « mon fils », le fils n'appelle jamais sa mère « maman », mais « mère »... Le père meurt quand Georges a dix-neuf ans et le fils quitte alors Liège pour toujours. Quelque temps après, il reçoit une lettre par laquelle sa mère lui annonce qu'elle se remarie avec un retraité, un ancien chef de train. L'explication serait qu'Henriette s'est enfin assurée un revenu garanti qu'elle appelait de tous ses vœux. Une idée fixe, dit le prosateur, où se cache quelque chose de maladif. Une prédisposition génétique dans la famille de Brühl. Une sœur était morte folle. Le père Brühl avait péri à cause de l'alcool. Un frère était devenu vagabond... À cet endroit, la confession de Simenon ressemble au style d'un roman de Zola... La vie avec le « père André » (le nouveau mari) n'est pas du tout harmonieuse, une haine profonde s'installe dans la maison. Les époux mangent séparément, ne se parlent que très rarement, s'évitent... Le portrait que le mémorialiste fait de sa mère n'est pas idyllique. La mère n'est pas tendre avec son fils aîné qui a hérité du caractère du « clan Simenon ». Elle préfère son deuxième fils, Christian, et quand il meurt, la mère fait cette réflexion : « Comme c'est dommage, Georges, que c'est Christian qui soit mort [...]. Il était si tendre, si affectueux... »

Le fils moins aimé est assis maintenant au chevet de sa mère, essayant de découvrir les réserves d'un amour si maladroitement exprimé. Il les trouve et *Lettre à ma mère* finit dans une note de tendresse. Ces « petites touches », qui humanisent le personnage, viennent s'ajouter au portrait sévère présenté antérieurement. Le fils-écrivain se repent : il a décrit sa mère dans *Pedigree* sous le nom d'Élise et, à présent, il se rend compte que le portrait n'était pas exact. Après la parution du roman, la mère ne s'était pas fâchée (signe d'intelligence) et, d'après ce que nous savons, elle était même fière et se vantait dans la rue de cette nouvelle identité (littéraire). Elle s'est même mise à signer ses lettres « Élise », le nom de l'héroïne du livre, au lieu d'Henriette... Renversement spectaculaire qui sauve ce personnage indistinct, perdu dans sa rêverie médiocre...

Les « Dictées » n'ont pas de structure précise. C'est la raison pour laquelle il est difficile de les fixer dans un genre bien précis. Elles sont des « journaux publics » (vu qu'elles sont destinées à être imprimées) qui vagabondent dans le temps et ne respectent pas les clauses de la diaristique. Le temps de la narration n'est, en totalité, ni le présent, ni le passé. Simenon les mélange d'une manière imprévisible, il saute d'un sujet à l'autre, de lui-même (l'« histoire de l'intimité ») au monde du dehors (le « dehors »), avance en zigzag, partant de la description d'une matinée ensoleillée pour aboutir, deux fragments plus loin, à une histoire de l'enfance. L'imprévisible Georges Simenon ! Il fait des aveux choquants, il est toujours contre le courant général, il fuit l'analyse psychologique et, en général, les concepts, il n'est pas trop instruit, mais il sait voir la vie et la juger. « Une narration en ligne droite » dit quelqu'un, voilà ce que Simenon a appris et ce qu'il sait écrire. Et la narration le sert bien. Même la narration à caractère de confession, où les conventions de la littérature sont laissées à la porte d'entrée... Finalement, un personnage mémorable se profile. Un écrivain qui ne complique pas les choses, dit franchement ce qu'il pense, enfin, c'est un homme formé à l'« école de la vie », selon une formule considérée aujourd'hui comme désuète. S'il y a une foi qu'il n'a pas perdue, c'est la « foi dans la vie », comme il l'avouera plus tard (le 23 octobre 1976). Quand les journalistes lui demandent s'il a ou non un « hobby », il répond invariablement : « L'homme. » Cela veut dire, bien sûr, la

connaissance de l'homme. Il a traversé plusieurs milieux humains et il a toujours été curieux d'apprendre quelque chose relatif aux parents, à l'enfance, aux amis, aux amours et aux échecs d'un individu (le 7 novembre 1976). Il a fréquenté les bars de nuit, les bordels...

Les mémoires, les journaux dictés de Simenon, que nous révèlent-ils ? Le fait que le prosateur aime beaucoup la vie, « sous toutes ses formes », qu'il n'est pas un désespéré, ni un homme insensible (ce qu'on peut remarquer clairement dans ses écrits intimes). Quand il écrit, il ne pense pas à lui-même (l'auteur), ni aux instruments de l'écriture. Il ne pense qu'à l'« histoire » qu'il raconte. Un péché grave pour les « flaubertiens », ceux qui cultivent l'« aventure de l'écriture », et non l'« écriture de l'aventure » (un dilemme connu). Le mémorialiste connaît les mécanismes de la mémoire et c'est la raison pour laquelle il se laisse aller au gré de celle-ci. Autrement dit : il écrit ce que la mémoire lui offre. Vers la vieillesse, il se considère de moins en moins comme un écrivain, à peine comme un « romancier » (distinction curieuse, comme si le romancier n'était pas un écrivain...) et il ne sait pas où se situer dans le domaine de l'écriture. Il n'aime pas les abstractions. « J'ai vécu dans le concret, sans souci de la métaphysique ou de la philosophie » déclare-t-il. Proposition imprudente pour un écrivain contemporain de Sartre et de Camus. Simenon est un paysan qui a les pieds sur terre. Il laisse son subconscient faire son travail, il ne se sent aucunement responsable de sa littérature. Encore des propositions scandaleuses. Après les avoir lancées, le diariste (le mémorialiste) va se promener avec Thérèse, sa confidente. Lorsqu'il rentre, il passe à un autre sujet. Il pense, par exemple, à l'amour. Après soixante ans, l'amour lui semble tout simplement une maladie. « Une maladie guérissable. » Une occasion de parler de Thérèse qui a quarante-neuf ans, tandis que lui, le diariste, en a septante-trois... Il n'est pas complexé. Il nourrit pour sa partenaire un sentiment merveilleux (le terme existe dans la narration), qui n'est ni « amour passion », ni « amour intellectuel ». C'est quelque chose de plus profond et de plus durable. Étrange ! Simenon, qui n'a jamais ménagé les femmes qui ont traversé sa vie, est maintenant (à l'époque des « Dictées ») un tendre amoureux. Il n'aime pas le mariage comme institution, bien qu'il ait eu deux épouses et quatre enfants. Il croit que le mariage sera aboli un jour. Il espère que ce sera un bel enterrement, « délirant de gaieté ».

Heureux, il lance à la fin du chapitre le mot d'ordre : « Le mariage est mort ! Vive l'amour ! Vive le couple ! » Ce qui paraît, en d'autres termes, un cri de lutte gidien... Il le reprend, à un autre moment de la confession (le 22 novembre 1975), plus clairement : « Je hais le mariage. »

Quelques détails concernant son existence : à l'âge de septante-trois ans, l'écrivain possède presque trois cents pipes qu'il tient pour de proches amies. Demandez-lui quelle est sa profession, il répond : « Père de famille. » Réponse qui contredit la remarque antérieure concernant le mariage ; mais, au besoin, on admet que la famille peut exister même en dehors du mariage. L'auteur des innombrables livres ne se considère pas comme un génie. Une modestie rare dans le monde des écrivains. À présent, à l'époque des mémoires, il est heureux et il craint pour son bonheur : « Mon Dieu, que la vie est belle » écrit-il. Et il prie pour sa joie (le 19 octobre 1975). Bien sûr, il pense aussi à la mort, mais il ne fait pas de ce thème une préoccupation. Il savoure la tranquillité et continue de louer l'amour sans passion et sans complications intellectuelles. La morale ? Oui, elle existe, mais le mémorialiste ne lui prête pas trop de pages de réflexion. L'idéologie ? Il souscrit à une seule : l'anarchie. Il veut être ou il aurait voulu être un « anarchiste libre », un « anarchiste individuel », sans doctrine (le 26 octobre 1975). Il ne renie pas ses convictions de jeunesse. Il salue la transformation de la morale bourgeoise. Il accepte avec bienveillance la morale de la nouvelle génération...

Les notes ultérieures (*La Main dans la main*) relèvent des détails plus cruels sur les faiblesses de la vieillesse. Le diariste/mémorialiste ne perd pas cependant sa paix et le sentiment de la joie amoureuse (le sentiment dominant dans « Mes Dictées »). Un jour, il tombe et reste dans le coma pendant trois heures. Quand il revient à lui, il note sans panique ou, mieux dire, il dicte sans éprouver un véritable désespoir. Il se contente de dire que rien n'est pire pour l'homme, donc aussi pour lui, que l'incertitude. Est-ce que ce n'est pas trop peu après être passé par un coma ?...

Quand je lis ces détails dans les « Dictées » de Simenon, j'éprouve un sentiment étrange : le sentiment que, passées par le filtre d'une autre écriture, les cruautés de la confession s'estompent. Narrée oralement par quelqu'un et écrite par quelqu'un d'autre, l'expérience de la perte temporelle de la connaissance perd son caractère dramatique. Elle devient, fatalement, une « histoire » triste, mais non pas une expérience épouvantable pour le diariste. L'impression est renforcée aussi par d'autres histoires insérées dans le discours de la confession de Simenon. Il lui manque, je le répète, la note tragique, profonde, authentique. À partir d'un certain point, tout paraît une histoire crépusculaire destinée, comme je viens de le préciser, à libérer sous cette forme l'être du diariste de ses inquiétudes... L'auteur ne cache pas le fait que, dès qu'il a fini de dicter, il se sent mieux, délivré de l'ennui qui l'accable...

Dans son journal, il ne manque pas les banalités quotidiennes que nous trouvons presque dans tous les journaux intimes : « Aujourd'hui il a plu deux fois », « Le ciel est gris », « J'ai fait une petite promenade », « J'ai reçu une lettre d'un lecteur qui me signale que certains mots se répètent », « Thérèse m'a acheté deux pipes », « L'art épistolaire est disparu. L'art de la conversation, lui aussi, disparaîtra probablement » (ce qui est exact), « L'adolescence est un âge ingrat, souvent pénible » (ce qui est, aussi, vrai), « [La mère] était d'une nervosité malade » (ce que nous savons déjà), enfin, « La littérature m'intéresse de moins en moins »... L'auteur a répété cela plusieurs fois. Ses « Dictées », dépourvues d'une forte substance existentielle, deviennent inconsistantes, prévisibles, non intéressantes sur ce plan. Les temps et les plans s'entremêlent sans exprimer quelque chose d'important dans l'ordre existentiel et intellectuel. La faute tient-elle à l'âge ? Ce n'est pas une règle selon laquelle la vieillesse n'a rien à dire dans la diaristique. La preuve en est le journal de Tolstoï qui, à l'âge de Simenon, enregistre des faits d'existence de la plus grande importance. Un autre exemple est Ernst Jünger, dont la vie a été si longue. Son journal est substantiel jusqu'à la dernière ligne.

Cependant, Simenon s'acquitte finalement de son devoir envers ses lecteurs. Un fait tragique de sa biographie le fait sortir de la paix (inféconde du point de vue littéraire) dans laquelle il s'était installé : le suicide de sa fille, Marie-Jo, en 1978.

La tragédie, étrangement, au lieu de paralyser ses forces intérieures, les rend plus actives encore. Georges Simenon, qui avait renoncé à écrire, rédige en 1980 les *Mémoires intimes*, qui paraissent en 1981. C'est un livre ample, dense, mémorable. L'auteur y concentre et donne une autre expressivité à ce qu'il avait éparpillé, d'une manière négligente et inconsistante, dans les « Dictées ». Dans le genre des mémoires de cette époque-là, cette confession, chargée et variée comme l'Arche de Noé, peut être considérée comme un point de repère. Simenon réussit un dernier grand coup de maître dans sa carrière (mot qu'il n'aime pas, d'ailleurs). Les *Mémoires intimes* ne diffèrent pas, comme formule épique, des écrits antérieurs. C'est une longue lettre (presque mille pages), divisée en septante-trois chapitres et suivie de quelques fragments de « Mes Dictées », du mois de mai 1978, quand le père apprend la mort de sa fille. Enfin, les *Mémoires intimes*, contiennent aussi, à la fin, *Le Livre de Marie-Jo*, où sont réunis les lettres, les vers, les scénarios, les notes de cette jeune fille qui n'a plus eu la force de vivre...

Dans leur ensemble, les *Mémoires intimes* demeurent un document exceptionnel d'existence et, en même temps, présentent une écriture de confession qui, par son authenticité, son degré d'expressivité (involontaire) et, j'ose l'affirmer, par l'originalité de la construction, acquiert une valeur littéraire en dépit des convictions de l'auteur qui, comme on l'a vu, ne prête pas une importance trop grande à ce genre de littérature. C'est un livre d'amour et de souffrance paternels. Un père qui, par hasard, est écrivain et contemple paisiblement les dernières années de son existence, perd l'être le plus cher au monde et se met à écrire comme si sa fille était vivante et pouvait recevoir son message... Le projet de 1941 (adressé à son fils, Marc) est ainsi repris, amplifié et mené à bonne fin. Simenon semble y trouver le style adéquat, direct, plein de cruauté et de vérité et, par tout cela, très prégnant. Les histoires, déjà présentées dans les écrits intimes antérieurs, y acquièrent plus de relief. La mère Henriette, le père Désiré, lui-même (le narrateur), les femmes qu'il a aimées, ses quatre enfants, tous et toutes entrent dans un volumineux « roman de famille » et, en même temps, un « roman d'atmosphère ». Le roman indirect commence normalement, dans le style de Balzac, en présentant le milieu : le quartier pauvre d'une ville belge (Liège, bien sûr), le monde du « petit peuple », les fonctionnaires corrects, ponctuels, ensuite

les travailleurs, les commerçants, les femmes et les enfants du quartier... C'est le monde où a grandi Georges Simenon et qu'il présente si souvent dans ses romans soi-disant « sérieux ». Il l'évoque maintenant, directement et en couleurs parfois crues, sans un scénario prévisible. En tout cas, le discours spécifique aux mémoires ne suit pas la chronologie stricte. Il saute d'une époque à l'autre, d'un thème à l'autre, dans le véritable style simenonien...

Ce style a, comme je l'ai déjà dit, ses audaces, ses cruautés. L'auteur parle, par exemple, avec une grande ferveur, de ses infidélités conjugales et, en général, de ses aventures (nombreuses) dans ce domaine d'habitude secret. De nouveau, un fait bizarre : la sincérité de Simenon est acceptable ; sa confession, pleine de faits épouvantables pour la morale (trahisons, frasques avec les secrétaires même sous le toit conjugal, fugues érotiques, séparations, combinaisons amoureuses infinies, etc.), ne scandalise pas comme scandalise la vulgarité des détails de ce genre, présentés par Anaïs Nin, Simone de Beauvoir ou Drieu La Rochelle dans leurs journaux. « Scandaliser » n'est pas un terme convenable pour la morale de l'écrivain de la fin du vingtième siècle. Je l'ai employé pour souligner le fait que, en effet, les « immoralités », les libertés sentimentales et sexuelles racontées par Simenon dans ses écrits intimes sont accueillies par les lecteurs avec indulgence, même avec sympathie parce qu'il est clair que le mémorialiste ne tient pas à confirmer la psychanalyse, comme le font beaucoup de diaristes du vingtième siècle. Ni même à provoquer la morale publique. C'est un style d'existence, un « anarchisme » supportable.

Ce qui est inédit et, en quelque sorte, choquant dans la narration de Simenon est qu'il ne se dissimule pas à ses enfants lorsqu'il parle de ses échecs, de ses impudeurs, de ses infidélités. Je me rends compte qu'il applique une pédagogie évitée par ceux qui se confessent. Une pédagogie dure, difficile à être acceptée par le « petit homme », le « petit monsieur », le personnage préféré du prosateur belge. Le modèle de Rousseau (celui qui ne se gênait pas de raconter dans les *Confessions* ses intimités avec M^{me} de Warens et, plus tard, ses infirmités) ou, plus récemment, au début de la diaristique moderne, le modèle de Gide (qui ne cache pas son homosexualité) pourraient être invoqués à ce point sensible. En général, sous

l'influence de la psychanalyse, le vingtième siècle a renoncé aux tabous. Simenon, lui aussi, sans être un fanatique de la psychanalyse (même s'il a lu Freud, on le déduit de ses notes), est un adversaire résolu des interdictions. Les diaristes, les mémorialistes modernes s'allongent volontiers sur le divan de la psychanalyse. Ce n'est pas le cas de Simenon. Son originalité (et le charme de sa sincérité) est de s'offrir tel qu'il est aux lecteurs et, avant tout, à ses enfants. Non pas comme un modèle d'existence, mais comme un homme vif, complexe, plein de faiblesses humaines... Une pédagogie qui écrase quelques mythes littéraires : le mythe de l'enfance paradisiaque, le mythe de la mère divine, le mythe du bon fils, le mythe du père de famille incorruptible, le mythe de l'homme religieux, le mythe de la conjugalité sacrée et, surtout, le mythe de l'écrivain obsédé par le « moi profond » et par les conventions littéraires. Même le mythe de l'écrivain distinct, élitiste, prétentieux, institutionnalisé, est pris à rebrousse-poil par le prosateur né dans un quartier pauvre de Liège, sans avoir fait de hautes études...

Simenon n'est pas honteux d'écrire ce dont les autres mémorialistes, arrivés à la vieillesse et consacrés dans leur discipline, refusent de parler. La biographie, ainsi construite, n'a rien de mythologique en soi. Elle ne respecte pas les canons du genre. Le mémorialiste, comme je l'ai déjà fait remarquer, n'aime pas son enfance. Il conteste vivement le mariage, donc la « famille » dans le sens religieux et institutionnel. Il quitte sa maison à dix-neuf ans et, après avoir été quelque temps commis voyageur dans une librairie, il devient reporter. À dix-sept ans, il avait rencontré Tigy et quand il était sous les armes, il lui écrivait chaque jour une lettre. Il est dans un hôtel de passe anversois avec une cousine lorsqu'il apprend la mort de son père. Il quitte Liège pour Paris et devient « père de famille » (profession qu'il mentionne, on l'a vu, dans les « Dictées »)... L'aventure commence ou continue : la Belgique, la France, dix ans en Amérique, les premiers livres, la naissance de son fils Marc, la vie avec Tigy, ensuite avec Denyse, trois autres enfants, encore cent et quelques romans...

La littérature n'est pas le thème du mémorialiste Georges Simenon. Ni même la vie littéraire. Ni même, doit-on l'affirmer, l'« Histoire ». Ce ne sont pas ses points de référence dans le livre. Dans les *Mémoires intimes*, il s'agit presque en exclusivité

de la vie sentimentale, des logements, des femmes, de ses complications et ses complicités sexuelles, de ses enfants et de ses voyages. Georges Simenon a, comme on dit, la bougeotte et ne peut tenir en place : seul l'« écrit », sa seule religion, est constant chez lui. Dans quelque endroit qu'il soit, il a sa machine à écrire. Une aventure infinie qui, normalement, devrait comprendre aussi l'histoire des centaines de livres. Or, justement, cette histoire manque dans les *Mémoires intimes*. Le mémorialiste écrit chaque jour, il publie sans cesse des romans, mais il n'aime pas parler des facilités et des supplices de l'écrit. Mais il raconte tout autre chose avec une profusion de détails. Il fait du golf, du volley-ball, du canotage, il change de femme, il trimballe, partout, l'une d'elles (Boule), au désespoir de ses épouses, enfin, il a toutes sortes d'aventures. Denyse, l'une de ses épouses, entre dans un jeu dangereux, en indiquant elle-même à son époux qui attaquer et le péché a lieu presque sous ses yeux. Une passion morbide qui se termine dans un accès de démence sauvage.

Simenon est, lui aussi, d'avis que le « moi est haïssable », mais je dois préciser qu'il le cultive, quand même, avec abnégation. Autrement, il n'offrirait pas tant de détails sur lui-même, dans les hypostases les plus délicates. Tigy, Denyse, les parents Henriette et Désiré, ensuite Marc, Johnny, Marie-Jo et Pierre, ses enfants, les logements dont il change souvent, de l'Amérique à la France, puis en Suisse, à Echandens, et, un peu plus tard, à Epalinges (1964), enfin, l'apparition de Thérèse et la retraite à Lausanne : tout cela, avec d'autres histoires et d'autres personnages, entre dans cette fascinante narration à caractère de confession qu'on ne peut lire que le crayon à la main... Le personnage central est, bien sûr, le narrateur Simenon. On ne peut pas dire : le vrai, le réel Simenon, et on ne peut pas même savoir si ce qu'il raconte sur lui-même et sur les autres est tout à fait vrai. On a convenu depuis longtemps que toute écriture (y compris celle intime, strictement secrète) déplace les lignes du réel, fabrique volontairement ou involontairement des fantasmes et, de la somme de ces fantasmes, il résulte à la fin un véritable personnage. Simenon, le héros de Georges Simenon dans les *Mémoires intimes*, est de toute façon un personnage fabuleux. Audacieux comme un héros gidien, mais non pas obsédé par la « mise en abyme » et, en général, par des problèmes théoriques ; amateur de biens terrestres et indifférent à l'égard de la morale

publique ; bon père de famille, mais mauvais époux par son inconstance ; esprit voyageur trimant dur dans la sphère de la littérature et, en même temps, se méfiant des fumées élitistes du monde littéraire...

Ce personnage a traversé le siècle et a laissé après lui deux cents livres qui ont été considérés longtemps comme une espèce mineure. Aujourd'hui, nous nous rendons compte que, en fait, Georges Simenon est un grand créateur et que ses écrits intimes (notamment les *Mémoires intimes*) sont exemplaires, dans leur genre, par leur originalité et leur caractère atypique. Il serait possible qu'à l'avenir, quand Maigret aura pris définitivement sa retraite et quand ses admirateurs l'auront oublié, les écrits de confession de Georges Simenon mènent plus loin, comme dans le cas de Gide, le renom de son grand talent.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Eugen Simion, *Les « moi » de Georges Simenon (notes sur les écrits intimes)*. Séance publique du 23 novembre 2002 : Georges Simenon, le passager du siècle [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/23112002/simion.pdf>>